

LIVRE I : MANTZIKERT

PROLOGUE

Mahdi et Romain

À la lueur d'une lampe à naphte portée par un de ses gardes du corps normand, Romain IV Diogène, empereur de Byzance, descendit les escaliers glissants du souterrain palatial.

Habillé d'une cuirasse de bronze sculptée, à la manière du soldat qu'il n'avait jamais cessé d'être, même après son mariage avec la jeune et belle Eudoxie, il se demanda s'il allait pouvoir en remonter un jour. Et ce qui pourrait bien l'attendre lorsqu'il reviendrait dans les grands halls du palais : poison dans sa nourriture, assassins dissimulés dans les ombres par ses ennemis du sénat, les Doukas, ou anciens généraux mécontents voulant l'égorger sur les rives du Bosphore.

Même sa femme, furieuse d'être maintenue hors des affaires de l'État, ne le portait pas vraiment dans son cœur et aurait des raisons de vouloir le faire disparaître.

Ce n'étaient pas les ennemis qui manquaient à Romain Diogène. Et il n'en avait pas besoin en ces temps troublés. L'Empire menaçait de craquer de toutes parts. Il avait résolu la crise des Balkans deux ans plus tôt en signant une trêve avec les Turcs seldjoukides à l'est. À présent, il fallait s'occuper sérieusement du sultan perse et des tribus anatoliennes qui ravageaient l'Asie Mineure.

Le bruit cliquetant des armures des quatre officiers d'élite qui l'accompagnaient se répercutait dans le souterrain et le rassurait. Armés jusqu'aux dents, les quatre normands étaient de taille à le défendre contre tout ce qui pouvait rôder dans les environs.

L'empereur et ses gardes du corps suivirent plusieurs circonvolutions de couloirs bas ressemblant à des passages de catacombes. Leurs niches funéraires avaient été murées. Romain Diogène détaillait les emplacements avec intérêt : les hérétiques et les ennemis de l'Empire et des grands patriarches de la foi orthodoxe, éliminés dans le plus grand secret, étaient enfermés derrière ces briques anciennes. Il s'était un jour vu, en rêve, enfermé dans une tombe anonyme de ce genre-là, les yeux arrachés et en proie au désespoir le plus profond.

Romain sortit de ses pensées moroses alors que la compagnie, après avoir descendu un autre escalier en colimaçon, pénétrait dans un corridor humide et glacé soutenu par des arches sculptées en forme de gargouilles. Après une bonne minute de marche, ils s'arrêtèrent devant une grande porte de métal noir qui bloquait le fond du couloir. L'empereur de Byzance leva le bras, saisit un lourd heurtoir en forme de diable cornu — les Normands, nerveux, se signèrent, mal à l'aise — et le frappa contre le battant. Le coup se perdit en échos lointains. Il se passa quelques instants avant que la porte ne s'ouvrît en grand et ne laissât passer un courant d'air glacial.

Une voix vibrante d'énergie dit :

– Entrez, entrez, *Basileus*, et que le cœur des djinns d'Arabie vous donne tout le courage nécessaire ! Mais laissez vos chiens serviles à la porte.

Les Normands échangèrent des regards inquiets. Romain les rassura avec une expression souriante de son visage aquilin.

– Montez la garde. Que personne ne nous dérange.

– À vos ordres, *Basileus*, répliqua un des officiers.

Romain Diogène assura la garde de sa lame à son côté et entra. La porte se ferma derrière lui. Aussitôt, des lampes à naphte s'allumèrent comme par magie sur les murs et une douce lumière verdâtre envahit l'obscurité, révélant un très grand laboratoire alchimique encombré de tables et d'étagères. Une odeur âcre de nourriture flottait dans l'air.

– Je commençais à m'inquiéter, *Basileus*, fit un homme au milieu de la pièce, près d'une dalle de pierre surélevée sur laquelle reposait un cadavre.

Il était vêtu d'une longue tunique noire où étaient brodés des motifs de flammes et des mots persans. Une toque de feutre rouge recouvrait son crâne.

– Vous vous montrez plus ponctuel, d'ordinaire, qu'Allah vous protège des mauvaises rencontres et des malédictions chrétiennes.

– La situation présente n'a rien d'ordinaire, Mahdi, fit Romain Diogène en s'avancant entre les tables couvertes de cornues et de bocaux. Le Patriarche Psellos et la famille Doukas me posent quelques problèmes au sénat avec leurs intrigues et leurs querelles contre Eudoxie, et je me dois de conserver *aussi* l'équilibre de l'Empire à l'intérieur de ses frontières.

– Il est vrai que constituer une grande armée pour repousser les Seldjoukides — ou plutôt devrais-je dire les Oghuz ? — hors d’Asie Mineure est, dans ces conditions, une épreuve d’une ampleur démesurée pour vous, fit Mahdi sur un ton grave.

Sur un pupitre à côté du cadavre, il prenait des notes avec un calame sur un parchemin gratté de nombreuses fois. Romain s’arrêta près de la dalle et regarda le mort.

– Qui est ce pauvre corps décrépît ?

– C’est un Seldjoukide, répondit l’alchimiste en interrompant le crissement du calame. Un maraudeur dont le cadavre a été retrouvé par Mutawakkil sur les plaines de Cappadoce. Son âme nous a appris des choses surprenantes.

Romain échangea un regard avec Mahdi. L’empereur ne put réprimer un frisson en plongeant dans les orbites fiévreuses du savant musulman. Il s’en voulait de faire appel à une science ésotérique que l’Église condamnait, mais il aimait mettre tous les atouts de son côté. Pragmatique avant tout.

Non seulement Mahdi était un vieil ami de son père, mais le sorcier avait aussi permis de déjouer des complots et des attentats contre sa vie, juste avant qu’il n’épousât Eudoxie. Et Mahdi haïssait les Turcs seldjoukides, ce qui était un avantage non négligeable. L’alchimiste, qui avait longtemps — des centaines d’années, disait-il, même si cela semblait peu vraisemblable — vécu en Perse et servi les souverains chiites, avait dû s’enfuir à l’invasion des Seldjoukides. Les nomades *oghuz* et leurs puissants chefs conquérants, Tugrul et Tchari khans, avaient annihilé tous les réseaux des sorciers et alchimistes cha’irs, exécuté tous les lieutenants et magiciens qui servaient Mahdi, parmi lesquels des sorciers zoroastres qui étaient venus avec lui mais qui étaient morts depuis déjà un certain temps — la dernière, Chiraz, durant un combat il y avait deux ans de cela.

Quant à Mahdi, il avait sauvé sa vie grâce à sa prudence, à sa présence d’esprit et l’aide d’un golem de ressemblance qu’il avait modelé — Romain ne comprenait pas grand-chose à l’alchimie arabe et c’était bien mieux ainsi.

Mahdi continua en désignant le cadavre de son calame :

– C’était un chef *oghuz*. Un khan nommé Emren. Un lointain parent du fameux Yinal qui a semé la terreur en Asie Mineure il y a vingt-trois années de cela.

Romain détailla le large visage du mort aux moustaches en crocs, aux pommettes saillantes et aux yeux légèrement bridés. Petit et trapu, le dénommé Emren avait eu une carrure impressionnante.

– Et que vous a-t-il appris ?

– Laissons Mutawakkil vous l’exposer ! fit l’alchimiste.

Romain grimâça en voyant le petit effret sortir de sous la table. L’empereur avait bien senti l’odeur de soufre qui accompagnait la présence du djinn, mais ne l’avait pas encore aperçu. Mutawakkil, à peine plus grand qu’un enfant de quatre ans, déploya ses ailes membraneuses de flammes solidifiées et s’envola en faisant une révérence à Romain. Celui-ci avait inconsciemment fait un pas en arrière en prononçant une prière en grec. La chaleur qui se dégageait de l’être surnaturel faisait vibrer l’air autour d’eux.

Le petit djinn se posa sur le pupitre, près de son maître. Ses lèvres soulignées par des petits crocs sourirent avec une pointe de moquerie. D’un geste de ses griffes, il ramena en arrière ses longs cheveux de braise.

– Mutawakkil, dis à l’empereur ce que tu as appris en interrogeant l’âme de notre prisonnier.

– Avec plaisir, fit le petit être d’une voix chaude. Emren ici présent faisait partie d’un des clans qui opèrent dans la partie orientale de l’Anatolie. Depuis le sac de Césarée par Muhammad ibn Da’ud¹, les clans *oghuz*, laissés à eux-mêmes, ont établi leurs terres de transhumance et de nomadisme au nord du Taurus, à l’est du lac d’Ourmiah et dans les environs du grand lac de Van. Ils harcèlent régulièrement l’Arménie depuis la prise d’Ani — qui est sous tutelle seldjoukide —, et font des raids et des expéditions sur une grande partie de l’Ana...

– Je sais tout cela, l’interrompit Romain Diogène avec impatience. Qu’y a-t-il de plus à savoir ?

– Ce khan *oghuz* a été tué loin de ses territoires de chasse. En fait, non loin d’Ankyre². Il avait été banni de son clan. Son âme m’a appris que les nomades sont plus que jamais divisés et se livrent à nouveau à une guerre clanique qui déstabilise leur unité.

– Alp Arslan n’est plus là pour diriger ses parents trublions, ajouta Mahdi. Vous savez comme il est obsédé par l’unité de l’Islam sous l’égide des Sunnites, comme son grand vizir Tusi Nizam al-Mulk. Il espère conquérir et abattre le régime fatimide en Égypte et dans l’ouest de la Syrie. C’est le moment ou jamais de frapper. Les clans *oghuz* sont divisés en Asie Mineure orientale, les Arméniens et les Géorgiens sont prêts à se battre à nouveau pour recouvrer leurs terres, même s’ils ne portent pas les Byzantins dans leur cœur. Le sultan dirige son armée régulière vers le Sinaï et les intrigues de familles seldjoukides de Bagdad affaiblissent leur Empire.

Romain réfléchit. Deux ans auparavant, il avait emmené son armée vers l’est dans l’espoir de rencontrer Alp Arslan sur le champ de bataille. Chiraz, la sorcière perse qui l’accompagnait, avait commis de graves erreurs qui l’avait forcé à négocier une paix de deux ans avec le sultan. Mais il s’était juré de revenir sur l’Anatolie avec la plus grande armée jamais constituée par l’Empire byzantin.

¹ Nom musulman d’Alp Arslan.

² L’actuelle Ankara, capitale de la Turquie moderne.

Il avait lui-même veillé, durant l'année passée, à faire en sorte que l'armée régulière de l'Empire soit restaurée à peu près à la hauteur de sa grandeur historique. Avec l'addition des corps d'armée normands, des auxiliaires petchenègues et comanes, et la solide connaissance stratégique de son ami Nicéphore Bryenne, général des régiments d'Asie Mineure, il y avait à présent une chance d'infliger aux Seldjoukides une défaite cuisante. Même, avec un peu d'audace, avancer jusqu'à Bagdad et y mettre le siège. Cependant, la force seldjoukide était variable, tout dépendait de l'unité des clans et du soutien — ou non — du sultan parti en campagne sur un autre front.

Romain se pinça les lèvres. Plus de risques, le tout pour le tout.

– Je ne veux pas que la guerre que j'ai déclenchée contre les Seldjoukides se retourne contre moi. Cette année, j'ai réussi à lancer mon armée remaniée avec succès dans des batailles de reconquête de nos possessions d'orient et du sud-est contre les Oghuz, mais si le sultan décide de revenir en force, l'issue d'une bataille rangée n'est pas assurée. Et cela, je ne peux le permettre dans l'état où se trouve l'Empire. J'ai besoin de ton aide, Mahdi.

– Tous mes pouvoirs sont à ton service. Ma seule ambition est de voir les Seldjoukides détrônés et chassés de Perse, les Sunnites humiliés, les Chiïtes triomphants. L'Empire byzantin a une vengeance à accomplir, moi aussi. C'est pourquoi nous sommes alliés, *Basileus*.

Romain échangea un long regard avec l'alchimiste avant de rétorquer :

– Le sultan Alp Arslan est une force de cohésion qui a réussi à unir la Perse, la Transoxiane et toute la Mésopotamie. C'est un vaillant adversaire, mais c'est aussi un Turc et un musulman — même si sa dévotion sert plus à organiser et unifier qu'à des fins religieuses pures, j'en suis sûr...

– Et il est conseillé par les plus sages d'entre tous, fit Mahdi. Tusi Nizam al-Mulk et Ali Ibn ül-Muhelban.

Les traits du sorcier se tordirent sous l'influence d'une haine vivace.

– Les Seldjoukides et Tugrul *khan* ont détruit mon pouvoir, je souhaite voir leur Empire et leur descendance ramper dans la boue.

– Je veux que tu viennes avec moi, avec l'armée, Mahdi, fit Romain. Une fois que nous aurons reconquis Ani et Mouch, puis Mantzikert, au nord du lac de Van, nous écraserons les Oghuz avant d'avancer en Mésopotamie. Il est inévitable qu'Alp Arslan se sente menacé sur son front nord. Aussi, il va sans doute porter son attention sur nous, et venir de lui-même m'affronter avec son armée régulière. Il est de taille à unir à nouveau les clans et je ne veux pas que cela arrive. Malheureusement, toutes les tentatives d'assassinat précédentes se sont soldées par des désastres — je n'ai pas à te rappeler la lamentable erreur lors de l'improvisation de Chiraz —, car Alp Arslan est bien entouré et toujours sur ses gardes. Si jamais une autre magie doit être utilisée, elle devra être sans merci, implacable. Et efficace.

Romain Diogène échangea un regard entendu avec Mahdi.

– Je suis lucide. Je te demande de faire appel à tes pouvoirs d'alchimiste pour le détruire. Je déteste en arriver là, mais la survie de Byzance reste ma priorité.

Mahdi sourit.

– Je suis votre idée, *Basileus*. J'utiliserai mes pouvoirs et la magie de Cha'ir qu'Allah, dans sa grande mansuétude et son immense bonté, m'a donnée pour tuer Alp Arslan, si cela m'est possible. Après cela, la marche sur Bagdad ne sera plus qu'un jeu d'enfant.

– Ne sois pas si optimiste. Les Oghuz ne sont pas arrivés dans la position qu'ils occupent actuellement sans avoir des protecteurs puissants. Certaines rumeurs parlent d'esprits élémentaires ou de djinns comme Mutawakkil, de chamans aux pouvoirs extraordinaires qui peuvent se transformer en bêtes sauvages...

L'empereur soupira. Il jeta un œil vers le plafond où se reflétait le vert hésitant des lampes à naphte.

– Assez de tergiversations. Il est temps. Je vais préparer les légions à une longue marche vers l'est. Dans un mois, nous aurons repris l'Arménie et nous avancerons sur la Mésopotamie.

– Que *Dieu* vous entende ! fit le petit djinn avec un sourire sinistre.

– Je vais avoir besoin de deux à quatre mille hommes de votre contingent de mercenaires normands, lança Mahdi. Pour ma protection.

Romain Diogène leva les yeux brusquement et se mordit les lèvres. L'empereur ne savait pas ce que l'alchimiste avait en tête. Il ne voulait surtout pas le savoir.

– Accordé.

Puis, sans un mot, il tourna le dos au sorcier.

Mahdi eut un rictus entendu et s'inclina alors que l'empereur s'éloignait. Il attendit que Romain Diogène ait refermé le battant de métal noir derrière lui et que ses pas eussent finalement disparu pour dire au petit esprit de feu :

– Nous avons du travail, mon ami. Beaucoup de travail. Le sang des innocents va savoir se rendre indispensable.

Mutawakkil fronça les sourcils. Lorsque son maître lui parlait ainsi, il se retrouvait surchargé de corvées de sacrifices.

CHAPITRE PREMIER

Alp Arslan

Muhamad ibn Da'ud, appelé aussi Alp Arslan par la plupart de ses sujets, sultan de l'Empire seldjoukide, finit de lire le document de soumission que le gouverneur d'Alep lui avait remis. Il pensa à haute voix, en turc :

– Nous autres, grands Seldjoukides, voulons harmoniser le monde. N'allons-nous pas, dans le même temps, désunir les hommes ?

Depuis un des grands balcons de la majestueuse citadelle alépine, son regard se perdit sur la grande ville mirdasside, aux innombrables toits plats. Il en jaillissait parfois les flèches de minarets et la coupole d'une mosquée, que le soleil couchant peignait d'or et de rouge sanglant, ou encore les tours et clochers de très anciennes églises chrétiennes. Non sans un certain plaisir, il entendait le bruissement continu des voix de la ville. Il observa en souriant les places lointaines que les arbres aux verts feuillages décoraient de leur beauté émeraude. Puis il abaissa les yeux. Dans la grande cour intérieure de cérémonie de la citadelle, deux contingents de soldats seldjoukides — la garde personnelle d'Arslan — attendaient sur leurs chevaux, en ordre rangé, le retour de leur souverain. Le soleil frappait leurs tolgas immaculés. Arslan ne les plaignit pas de rester ainsi à suer sous l'astre diurne : ils en avaient l'habitude, ils étaient tous des soldats impériaux, des Oghuz ou des descendants d'Oghuz venant des steppes rudes de l'Asie Centrale.

Derrière lui, le grand vizir Tusi Nizam al-Mulk échangea un regard avec les officiels alépins. Ceux-ci étaient habillés de tuniques brocardées et coiffés de turbans de soie colorée. Ils se tenaient autour de la table des négociations, à l'intérieur du grand salon de réception. Apparemment, ils n'avaient pas compris ce qu'avait dit le sultan, qui s'était un peu éloigné pour lire le document. Tusi sourit avec diplomatie au sultan et lui dit dans le même langage :

– Votre Majesté, vos paroles ont sans doute visé les infidèles fatimides et la leçon que vous allez sans doute leur infliger.

– C'est exact, Tusi bey ! s'exclama Arslan, un peu contrit d'avoir parlé à voix haute. Et qu'Allah me pardonne mon imprudence, se dit-il.

Il fit voler l'immense cape de soie vert sombre recouvrant son armure de mailles légère et tortilla ses très longues moustaches avec un grand sourire carnassier. Se rapprochant de la table, il posa ses mains sur les moulures du bois et déclara en y étalant le document :

– Ainsi se rend la cité d'Alep à la puissance du califat de Bagdad et de l'Empire d'Ispahan, dont je suis le bouclier et le glaive.

– Nous accueillons cette suzeraineté sans combat et avec honneur, fit le gouverneur d'Alep, un petit homme sec au regard tranquille. Nous voyons bien avec quelle profondeur l'orthodoxie sunnite peut redonner sa grandeur aux royaumes du prophète — le salut soit sur lui.

– Ce sont là sages paroles, fit Tusi Nizam al-Mulk en détaillant un par un les représentants religieux et politiques de la ville.

Certains regards n'étaient pas bienveillants, bien au contraire, mais ils savaient se soumettre lorsqu'ils sentaient d'où soufflait le vent. Même s'il savait qu'une fois le dos du sultan tourné, les Alépins chercheraient un moyen de recouvrer leur indépendance politique.

– Nous allons donc passer aux signatures. L'impôt demandé par le califat et le sultan n'est qu'une mesure destinée à renforcer l'Empire et à assurer son intégrité, par l'ouverture d'écoles qui formeront vos futurs cadres à Alep et renforceront celles qui existent déjà.

– Nous allons laisser ici une armée de deux mille hommes d'infanterie régulière et mille cavaliers, continua Arslan, avec un de nos généraux et des assistants compétents pour gérer l'administration. La frontière avec Byzance n'est pas si éloignée. Les dernières interventions de Romain Diogène après nos attaques sur Césarée et la campagne que j'ai menée en Asie Mineure il y a deux ans, présagent un renforcement de leurs armées.

– Cependant, nous pouvons compter sur ces Oghuz qui occupent les terres autour du Taurus et en Arménie orientale, pour nous protéger de cette menace infidèle, je suppose ? demanda un sheikh à la longue tunique noire.

Son turban sombre était orné d'une petite plaque de cuivre où étaient inscrites deux sourates du Coran. Il faisait nerveusement tourner un tespîh entre ses doigts maigres.

Arslan regarda l'homme qui venait de parler et sentit une colère involontaire naître en lui. Ses gardes du corps, présents de chaque côté de la porte et près du balcon, durent sentir l'émotion de leur sultan, car ils resserrèrent leur prise sur le pommeau de leurs cimeterres.

Tusi Nizam al-Mulk sourit et répondit :

– Ce sont des combattants de Dieu. Ils portent le djihad sur les terres infidèles, exhortés par le calife et notre sultan, puissent-ils vivre éternellement.

Cette déclaration apaisa les gardes du corps. Arslan sourit intérieurement des paroles de son grand vizir. Les nomades oghuz qui formaient la principale barrière contre les Byzantins restaient toujours ancrés dans leurs traditions ancestrales. Tengri, Umay et les esprits-animaux chamaniques représentaient plus à leurs yeux que le Dieu unique de l'Islam. Et le butin des pillages sur les frontières byzantines avait plus d'importance pour eux qu'une unification d'un Empire sunnite. Arslan soupira silencieusement en pensant au travail qui restait à accomplir de ce côté-là.

– Que le Tout-Puissant vous entende, fit le sheikh.

Un par un, les divers officiels vinrent signer le document avec un calame que les serviteurs de Tusi avaient préparé à cet effet. Un autre, qui était resté un peu en retrait avec une chandelle et de la cire, s'avança et prépara le sceau du sultan. Tusi les disposa sur le bas du document. Finalement, Arslan apposa la marque des Seldjoukides, l'aigle à deux têtes, et la calligraphie persane de son nom de naissance, Muhammad ibn Da'ud.

Assis sur les coussins de satin moelleux disposés en cercle dans l'immense tente de commandement d'Arslan, Tusi jeta un œil désapprobateur à la présence d'Alia katun à côté du sultan, ainsi qu'à celles des femmes des officiers qui dînaient avec eux. Arslan devisait tranquillement avec son épouse et les beys seldjoukides sur les problèmes d'intendance. Il semblait prendre un malin plaisir à provoquer son grand vizir en lui imposant les coutumes oghuz en dehors de Bagdad — même s'il le respectait profondément pour son amour de l'organisation et ses créations issues du génie turco-persan musulman. L'imam de l'armée avait d'ailleurs poliment décliné l'invitation du sultan à cause de la présence des femmes, prétextant une soudaine fièvre. Le pauvre sheikh était d'ailleurs atteint de divers maux bien souvent lors des campagnes d'Alp Arslan, où le sultan utilisait les Oghuz comme troupes principales, et lorsque les femmes des officiers et celle de son souverain étaient présentes.

Au milieu de la tente, le feu traditionnel était maintenu à l'état de braises. Les valets et les servantes y faisaient cuire divers légumes et laissaient la viande bouillie mariner dans un jus au poivre rouge. La lumière du soleil d'été tombait à la verticale par le trou central au sommet de la tente. Elle éclairait deux immenses assiettes creuses, une emplie de tutmaç trempé dans du yoghourt, et une autre de yörgemeç, ces fourrés de viscères animaux frits que le grand vizir détestait tant.

Ali Ibn ül-Muhelban, le grand héraut d'Arslan, un homme du même âge que le sultan et aux traits malicieux, attira l'attention de Tusi tout en se rinçant les mains dans une petite bassine présentée par un valet :

– Grand Vizir, lui glissa-t-il, est-il vrai que vous retournez à Bagdad avec la femme du sultan et ses enfants, et avec la plupart des grandes taxes ?

– C'est la vérité, fit Tusi en choisissant quelques dattes dans une corbeille. L'administration ne souffre pas de retard, et notre sultan, béni soit son nom et son règne, a su prouver en Arménie qu'il n'avait besoin de personne pour mener une campagne militaire. La conquête de Damas et de l'Égypte fatimide, même si le peuple lui-même est prêt à nous suivre sur la voie de l'orthodoxie, ne sera cependant pas si aisée que cela. Les chiites ont une armée puissante et conquérante, car tous leurs chefs militaires sont des descendants des vieilles générations de militaires turcs venus d'Asie Centrale ces derniers siècles.

– Je comprends. Eh bien, nous le découvrirons par nous-mêmes, bien que je soupçonne notre sultan de quelque grande stratégie économique-politique dont il a le secret — et dont vous êtes sûrement l'artisan.

Tusi hocha la tête en souriant poliment, et Ali continua :

– Oserais-je me permettre de vous demander une faveur ? Je n'ai guère eu le temps de revoir ma famille dernièrement. Pourriez-vous leur porter des lettres et des présents en mon nom, Grand Vizir ?

– Bien entendu, Ali bey. Rien ne me ferait plus pl...

Il ne put achever sa phrase. Un des sous-officiers de garde dans l'antichambre de la grande tente de commandement pénétra dans l'espace du dîner avec un air angoissé. Deux des gardes du corps d'Arslan se mirent en travers de son chemin.

– Grand sultan !

– Qu'y a-t-il, Umid ? demanda Arslan en se levant et en lissant son chalvar à motifs animaliers.

Umid s'inclina profondément.

– Ô noble Sultan, deux messagers viennent d'arriver du nord-est, de la région de Van. Ils disent qu'ils apportent des nouvelles inquiétantes de nos possessions d'Asie Mineure orientale.

– Faites-les entrer ! gronda le sultan.

Umid ressortit et commença à donner des ordres. Arslan s'adressa aux femmes :

– Veuillez nous laisser, je vous prie.

Alia hanim puis les femmes des officiers sortirent par une issue latérale tenue ouverte par des servantes. Les officiers se rapprochèrent d'Arslan. Tusi et Ali se placèrent un peu en retrait pendant que les valets écartaient la table, transportant pichets et plats à l'abri du passage.

Les deux guerriers seldjoukides s'écartèrent alors et Umid revint avec deux Oghuz couverts de poussière. La peau tannée de leur visage d'eurasiatiques était noircie par la crasse. L'un d'eux avait une longue balafre sanglante et purulente sur la joue. Leurs yeux étaient rougis par le manque de sommeil et l'épuisement physique.

Les deux hommes, malgré la fatigue, semblèrent retrouver leur énergie à la vue d'Arslan. Ils s'inclinèrent profondément. Celui qui n'était pas balafre, un peu plus grand et large d'épaules que l'autre, et au visage un peu plus fin, dit :

– Je suis Kazilik et voici mon frère Yegenek, tous deux fils de Beyrek, cousin de Yinal, le Tout-Puissant l'ait en sa sainte garde. Nous implorons sa majesté le Sultan de nous recevoir et de nous écouter, car nous avons des nouvelles alarmantes à lui transmettre.

– Soyez les bienvenus sous ma tente, répondit Arslan. Par Yinal et Beyrek, vous êtes du sang de Seldjouk le grand, et nous sommes donc frères par la bataille et par la loi.

Il montra la table chargée de victuailles.

– Mais sustentez-vous avant toute chose, et donnez-moi des nouvelles de votre père !

– Arslan khan, s'inclina à nouveau Kazilik. Les nouvelles que nous apportons sont si graves que nous devons passer outre aux coutumes traditionnelles de l'hospitalité. Que votre Majesté nous le pardonne.

– Je vous écoute, fit Arslan.

Kazilik prit une grande inspiration et annonça :

– Les armées byzantines ont repris Erzurum, ont chassé les clans des grandes vallées du nord du Taurus. Ils marchent sur Ani et des détachements de cavalerie et d'infanterie légère petchenègues et comanes se dirigent sur Mantzikert et Mouch.

Arslan se redressa de toute sa hauteur, faisant onduler sa longue moustache.

– Par les éclairs de Tengri ! s'exclama-t-il. Je me souviens avoir laissé à ton père et à Kaphaghan khan le contrôle du nord de Van, à l'ouest de Mantzikert, dans les grandes vallées où coule la Murat. Où sont donc leurs troupes ?

Yegenek prit alors la parole :

– Je ne sais pas pour le clan de Kaphaghan khan, ô sultan, mais l'obscurité et les esprits mauvais de l'eau et de la terre ont dévorés une partie de celui de Beyrek, et beaucoup d'autres se sont regroupés et ont battu en retraite sur les rives du lac de Van, près de la ville d'Akhlat.

– Que dis-tu là ? fit Tusi Nizam al-Mulk en se levant, alors que tout le monde frissonnait à ces paroles. Que sont ces balivernes ?

– J'étais là quand c'est arrivé, votre Excellence. C'est la vérité, protesta Yegenek.

Il montra sa balafre, où un flou obscur, qui avait échappé à tout le monde, semblait ramper comme des vers de ténèbres sur sa peau. Il regarda Arslan, puis baissa la tête.

– J'en porte encore la marque, Arslan khan ! Et Tengri m'a condamné pour cela.

Après avoir, sur l'insistance du sultan, mangé un peu de yörgemeç et qu'un médecin ait placé un onguent sur sa blessure purulente, Yegenek commença :

– Le grand clan que Beyrek mène avait installé ses tentes sur un pâturage situé à la croisée de la vallée où coule l'Heronek et celle où l'Araxe prend sa source pour aller irriguer les terres d'Avnik. Nos tentes étaient nombreuses, nombreux aussi nos chevaux. Par milliers, ils brouaient avec nos troupeaux de moutons et de bœufs, et le petit village de montagne arménien proche d'ici s'était montré tout à fait hospitalier et propice au commerce. Beyrek était plutôt content de lui, car nous étions juste revenus d'une attaque éclair sur Paipurti et les gros hameaux alentour, ce qui nous avait rapporté un butin considérable — notre prestige allait s'en trouver accru d'autant au sein des autres clans de la région.

Il sourit à ce souvenir. Arslan lui fit signe de continuer, car Tusi montrait des signes d'impatience. Le sultan était très mal à l'aise. Les Byzantins avaient déjà utilisé les services d'une magicienne perse deux ans auparavant, et le sultan ne devait qu'à deux courageux jeunes Oghuz — qui avait tué la sorcière — le fait de n'avoir pas livré bataille à l'Empire à cette époque.

Les beys d'Arslan se tenaient un peu à distance de Yegenek, car le souvenir des ondulations noirâtres sous l'emplâtre était encore vivace dans leur esprit.

– Nous fêtons donc notre sortie sur Paipurti, à la nuit tombée, lorsqu'un de nos guetteurs de l'ouest vint nous interrompre, débouchant dans le camp à bride abattue. À peine avait-il mis pied à terre qu'il nous dit avoir aperçu un régiment de quatre mille soldats de l'armée byzantine qui remontait le cours de la grande rivière. Ils avaient installé leur bivouac sur la rive méridionale. Leurs étendards frappés de la croix de l'orthodoxie chrétienne et de l'aigle byzantin ne laissaient guère de doute sur la provenance de cette armée. L'éclaireur soupçonnait que ce ne fut là qu'une avant-garde, mais Beyrek décida d'aller les surprendre alors qu'ils campaient, de frapper dur et fort pour montrer à ces chiens d'infidèles quelle était leur vraie place.

Arslan sourit et jeta un œil à Tusi, qui semblait toujours un peu nerveux. Yegenek continua :

– Beyrek, vêtu de son grand tolga et de sa cotte de mailles légère en acier trempé, portant les couleurs de l'aigle et du loup, prit la tête des quelques trois mille cavaliers.

« Alors que la lune nous éclairait de son œil d'argent, nous nous dirigeâmes vers le sud, suivîmes le cours de la rivière et arrivâmes bientôt en vue du coude. J'étais des cinq éclaireurs qui avaient été envoyés pour reconnaître les positions ennemies. À l'endroit où l'Heronek tourne vers l'ouest, elle devient un grand torrent bouillonnant sur cette partie de son trajet, et la pente s'accroît un peu. Nous suivîmes les nombreux sentiers tracés par les bergers et leurs troupeaux à travers les pâturages, puis nous descendîmes le long des versants rocaillieux de la vallée. Bientôt le torrent redevint calme et s'élargit un peu, donnant sur l'ouest et s'ouvrant sur une prairie légèrement boisée. Le terrain lui-même autour de l'Heronek était devenu assez plat et herbeux, et je compris le génie de Beyrek d'avoir voulu les surprendre ici. Nos chevaux allaient pouvoir manœuvrer sans interférence autre que les petits bosquets de saules auprès desquels les Byzantins avaient installé leur campement et leurs tentes carrées.

« Car ils étaient là ! Plus de quatre cents feux brillaient à une lieue du petit plateau où moi et les autres éclaireurs, à l'abri de rochers, nous nous tenions. En territoire ennemi, ils osaient se montrer ainsi, à la vue de tous ! Nous fûmes rejoints par les deux membres de notre clan qui étaient restés pour les observer, et ils n'avaient pas l'air très rassuré. Ils avaient vu une tente un peu étrange, près de la rivière, noire et luisante dans la lueur des feux, où des symboles mystiques peints en rouge semblaient couler comme du sang. De plus, continuèrent-ils, les soldats eux-mêmes avaient l'air bizarre, se déplaçant de manière un peu saccadée, et ils ne riaient ni ne parlaient comme des soldats auraient dû le faire.

Même Tusi était pris par le récit. Arslan vit son grand vizir froncer les sourcils, perdant son air impatient. Ali avait les yeux grands ouverts et se tordait les mains nerveusement. Arslan cacha son malaise grandissant. Il détestait cette habitude que les hérétiques byzantins avaient prise de faire appel à des puissances occultes pour appuyer leurs campagnes militaires ou leurs coups d'éclat. Il garda un œil vigilant sur le jeune balafre. Même s'il était confiant dans ses gardes du corps depuis l'incident de Van deux ans auparavant, il ne fallait jamais se reposer trop sur autrui.

– Finalement, Beyrek arriva et nous rejoignit, laissant le gros de nos cavaliers un quart de lieue en arrière. Nous lui exposâmes la situation, mais il ne fit que sourire de nos craintes. Il invoqua le nom de Ten... euh... du Très-Haut et au-dessus de nous, les étoiles scintillèrent à nos yeux avec plus d'intensité. Cependant, la lune se voila à ce moment d'un filet de nuages, comme si elle signifiait son désaccord. Beyrek ne tint pas compte de ce présage et nous dit de nous préparer.

« Quelques minutes plus tard, nous avons tous attaché les queues de nos chevaux et passé sur les manches de mailles de nos armures les longs brassards blancs du passage. Nous chargeâmes alors en hurlant, arcs prêts à tirer en pluie continue, les joueurs de davul martelant les peaux pour instiller la terreur dans le cœur de nos ennemis. Tout d'abord, il ne se passa rien. Le camp ennemi ne sembla pas réagir à cette marée de chevaux et de guerriers qui fondait sur lui depuis les hauteurs de la vallée. Beyrek et moi chevauchions côte à côte, et nous armâmes nos arcs. Le camp ennemi se rapprochait, n'était plus qu'à mille pieds, et déjà les silhouettes de nombreux soldats bien réveillés — Ô surprise désagréable ! — se dessinaient entre les tentes. Les sabots de nos chevaux faisaient trembler la terre et mon cœur s'exalta comme toujours de ce moment de pure euphorie.

« Alors que nos flèches se mettaient à voler vers leurs positions que nous contournions pour éviter autant que possible la bataille rangée, les soldats ennemis réagissaient, mais dans un calme et un sang-froid qui nous étonnèrent. Ils avaient leurs boucliers prêts et se disposaient lentement en demi-cercle le long des tentes, sur trois rangs. Nos traits avaient déjà fait de nombreuses victimes, car des corps transpercés se tordaient d'agonie sur le sol. Nous finîmes le premier passage et de nos trois mille cavaliers, seuls quelques-uns manquaient, percés par les flèches des arcs courts peu précis de nos adversaires. Beyrek lança un cri de guerre terrifiant et nous repartîmes pour un autre passage à distance de tir, car les soldats ennemis ne semblaient pas vouloir venir au contact ou même essayer de nous intercepter.

« Dans une immense clameur et toujours au son des davul, nous fîmes volte-face et chargeâmes à nouveau. Le vent provoqué par la vitesse de nos montures séchait notre sueur et nombreux sont ceux qui commencèrent à rire et à se dire que la bataille était gagnée si elle continuait ainsi. Mais les rires s'interrompirent bien vite.

« Nous avons presque terminé notre deuxième passage lorsque cinq cent soldats ennemis, protégés par leurs boucliers, sortirent à découvert en courant le long de l'Heronek, décidés sans doute à nous barrer le chemin du retour par le col. Les autres continuaient de renforcer les abords de leur camp et tombaient sous nos flèches. Nous pouvions apercevoir à présent l'intérieur du camp et il y avait très peu de chevaux et une quarantaine de bœufs qui meuglaient.

« Une chose incroyable se produisit alors. Depuis la tente noire, un hurlement terrifiant se répercuta dans toute la vallée comme une onde de choc. La terre trembla. Nos chevaux s'arrêtèrent net et commencèrent à devenir fous. De nombreux cavaliers furent jetés à bas par l'arrêt soudain des montures. Moi-même ne me retins qu'avec une chance insolente. Puis, le monde prit une teinte de cauchemar : des géants de pierre noire aux yeux de braise surgirent du sol, écrasant chevaux et hommes de leurs poings massifs. De la rivière jaillirent des djinns

aux yeux saphir, les marids ennemis du Très-Haut, qui se jetaient sur les combattants de notre clan, noyant tous ceux qu'ils touchaient en enfonçant leurs mains liquides dans les gorges des malheureux...

La voix de Yegenek se brisa et ses mains se mirent à trembler à ce souvenir. Toute l'assistance était sous le choc de ces descriptions.

– Un puissant sorcier cha'ir, souffla Ali entre ses dents. Un invocateur de djinns et d'esprits élémentaires ! Qu'Allah les maudisse, je les croyais tous disparus...

Arslan jeta un regard noir à son conseiller, qui se tut, puis fit signe à Yegenek de continuer.

– Des... des effrets monstrueux, aux crocs et aux cornes de braises, naquirent des feux de camp et franchirent l'espace jusqu'à nos combattants en un battement de leurs grandes ailes de flammes, et bientôt l'odeur de la chair brûlée se mêlait à celle du sang et des tripes.

« Les djinns n'étaient pas nombreux, mais ils étaient pratiquement invincibles et répandaient la terreur dans nos rangs. Nos flèches et nos sabres courbes ne leur faisaient presque rien. C'est à peine si un des djinns de pierre s'arrêta après que deux cavaliers plus courageux que les autres lui eurent tranché un de ses bras. La peur la plus abjecte s'était emparée de nos âmes. Beyrek hurlait parmi les cris des mourants et des combattants pour rassembler la troupe, organiser la retraite.

« Les soldats du camp n'étaient pas restés inactifs. Ils nous chargèrent en courant à une vitesse incroyable. Ils pénétrèrent les rangs des cavaliers et massacrèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage, hommes comme chevaux, sans un cri, sans un rire, dans un calme plus effrayant encore que les djinns. Le détachement d'infanterie ennemi qui avait quitté le campement était à présent sur le chemin de notre retraite, armé de piques mortelles. Beyrek ordonna la charge, mais ce fut plus une débandade paniquée qui se heurta à la phalange bloquant l'accès au col.

« Alors que nous nous frayions un chemin dans les rangs compacts des soldats grâce au tranchant de nos lames d'acier, je vis Beyrek tomber et disparaître. Lancé avec une dizaine d'autres, terrifié, nous nous ouvrimmes un chemin et nous passâmes, je ne sais pas par quel miracle que Tengri avait décidé de nous envoyer. Puis, le pire arriva. Alors que nous galopions le long du versant, nous les survivants de cette terrible défaite, des tentacules d'une noirceur absolue, venus de la tente, nous frappèrent à la vitesse de l'éclair. Je vis tous mes compagnons être happés ou désarçonnés, et hurler dans une terrible agonie. Un des tentacules me frôla et la lame de ténèbres qui le terminait me trancha la joue. Ma monture eut un sursaut de terreur et s'emballa, m'entraînant loin du champ de bataille. Je ne sais comment, mais je fis quatre lieues vers le nord et entrai seul dans notre camp, alors que le soleil embrasait d'or les pics des montagnes...

– Je venais de rentrer, continua Kazilik en mettant une main apaisante sur le bras de son frère, d'un négocié avec Kaphaghan khan, qui m'avait appris les nouvelles inquiétantes que je vous ai dites tout à l'heure, Arslan khan. Après le récit de Yegenek, nous avons décidé d'envoyer notre clan tout entier sur les rives septentrionales du lac de Van, au lieu de rassemblement annuel des festivités du Nevruz, là où la plupart des khans vont se réunir pour parler de l'attaque de l'Empire, et nous sommes partis aussitôt pour vous prévenir, sans même prendre la peine de soigner mon frère. Nous avons crevé cinq chevaux chacun, mais nous sommes arrivés en deux jours.

Arslan, consterné et un peu incrédule, regarda tour à tour Tusi, qui semblait accablé, et ses beys. Il s'approcha de Kazilik et de Yegenek en souriant. Ali fit un mouvement pour le retenir, ses gardes du corps furent surpris.

– Je crois qu...

Yegenek bondit sur le sultan, sabre tiré dans un éclair. Arslan eut le réflexe d'esquiver et, dégainant lui-même à une vitesse surprenante, décapita le jeune Oghuz. La tête de celui-ci roula jusqu'aux pieds d'Ali, puis fut entourée d'une aura noire. Celle-ci fit grimacer le visage de Yegenek qui dit en arabe, avec une petite voix croassante :

– Manqué, pour cette fois.

Puis l'aura noire se dissipa et les traits du jeune homme se détendirent dans la mort.

Les gardes du corps se précipitèrent sur Kazilik pour l'entraver. Celui-ci n'opposa aucune résistance, aussi choqué qu'Arslan et les autres pouvaient l'être. Le sultan regarda le sang qui gouttait le long de son sabre, peiné de la fuite de l'âme de ce jeune homme ensorcelé. Il avait été le seul, avec Ali, à entendre la voix étrange.

Le sultan jura silencieusement. C'était la deuxième fois en deux ans qu'il se laissait surprendre. Il se jura qu'on ne l'y reprendrait pas une troisième. Il essuya sa lame sur un coussin de soie :

– Faites emporter le cadavre, ainsi que la tête et brûlez-les. Remettez son sabre et son armure à son frère. Qu'il reste sous ma tente, sous surveillance, jusqu'au moment où nous l'interrogerons.

Il se tourna vers le jeune Oghuz qui regardait toujours d'un air incrédule le corps sans tête de Yegenek.

– Sortez tous, à présent, à part Tusi et Ali. Faites quérir l'imam Tündjer pour qu'il vienne purifier cette tente.

– Je pars avec l’armée à Akhlat, Tusi, fit Arslan. Il est de la première importance que je règle ce problème, quitte à ce que je négocie avec les généraux de l’armée byzantine ou l’empereur lui-même. Je me dois aussi de faire entendre la voix de la sagesse aux khans oghuz, si c’est chose possible.

Ali opina du chef sans rien dire.

– Cette tentative d’assassinat est intolérable. Il est évident que ce garçon avait été drogué et fanatisé ! fit Tusi avec colère.

– Ou ensorcelé ! rétorqua Ali. Rappelez-vous son histoire.

– Je n’en crois pas un mot, Ali bey, ricana Tusi. Allons, il n’a raconté cette histoire que pour endormir la méfiance des hommes autour de lui. Les Cha’irs n’ont jamais eu de pouvoir que celui de créer des illusions pour abuser les faibles d’esprit. Des charlatans que Dieu a punis sévèrement.

– Je serais d’accord avec toi, Tusi, déclara Arslan, si je n’avais pas vu de mes propres yeux cette substance noirâtre qui semblait grouiller sur sa plaie.

– Une substance qui nous est inconnue, sans doute, fit Tusi. Ils ne font que cela. Inventer des nouveaux poisons tous les jours pour se tuer les uns les autres, à Constantinople.

Arslan se tortilla les moustaches.

– Ma décision est prise, néanmoins. Je pars avec l’armée régulière pour Akhlat. Je vais essayer de voir quelle force je peux rassembler avec les Oghuz, et estimer un engagement avec les forces byzantines. S’il s’avère qu’elles sont supérieures, j’entamerai les négociations avec les généraux ennemis, comme il y a deux ans.

Il se tourna vers Ali.

– J’aurai pour cela besoin de toi, mon ami. Tes talents de diplomate et ta connaissance des langues de l’ouest me seront utiles.

Ali s’inclina.

Arslan fit trois pas et se retourna vers Tusi.

– Tu retournes à Bagdad comme prévu, avec ma femme et mes enfants, et au cas où je serais rappelé auprès du Très-Haut, tu veilleras à ce que Malik-Shah monte sur le trône.

– Il en sera fait selon tes désirs, Muhamad ibn Da’ud, même si j’aurais aimé t’accompagner, répliqua Tusi en s’inclinant avec respect. Je vais préparer ma suite pour le départ. Puis-je me retirer ?

Arslan acquiesça d’un hochement de tête. Il observa les traces de sang sur le sol, puis échangea un regard inquiet avec Ali tandis que Tusi sortait.

– Ali...

– Oui, Arslan khan ?

– Que penses-tu de cette histoire de djinns ?

– Arslan khan, Tusi a beau être sceptique, il n’en reste pas moins que ce jeune homme n’était pas sous l’emprise d’une drogue. Tu as vu comme moi l’aura noirâtre autour de sa tête, et tu sembles aussi avoir entendu cette voix brisée : c’est un sort impie qui lui a été jeté pour le pousser à t’assassiner. Peut-être même était-il possédé par un esprit animal malfaisant au moment de frapper.

– J’espère que Tündjer pourra nettoyer la souillure de cette tente.

– Je crains qu’il faille plus qu’un imam pour lutter contre ce genre de choses.

– Que veux-tu dire ?

– Cette sorcellerie, mon père l’a déjà vue à l’œuvre, dans les montagnes du nord d’Ispahan, lorsqu’en secret les vieux kams de Tchari khan, en accord avec les Lions du Kwarhezm, ont détruit le repaire de sorciers cha’irs. Les imams de Bagdad qui étaient présents se sont faits massacrer parce qu’ils ne savaient pas exactement à quoi ils étaient confrontés. S’ils sont de bons administrateurs et professeurs, les prêtres du Très-Haut n’ont pas l’esprit assez large pour comprendre la magie des âges anciens. Tchari khan a alors fait appel aux kams des Lions du Kwarhezm et ceux-ci ont utilisé les forces animales et élémentaires pour venir à bout de celles des Cha’irs.

Ali avait du mal à croiser le regard d’Alp Arslan, dont le froncement de sourcil s’accroissait au fur et à mesure de son récit.

– Je sais que c’est dur à croire, mais pour contrer les sorcelleries anciennes et les forces hérétiques des âges maudits, il faut toujours faire appel à une autre magie ancienne, et celles des kams remonte à la nuit des temps.

– J’entends tes paroles, Ali, soupira Alp Arslan. Mais je crois que prendre une telle décision va nécessiter une approche du problème qui m’échappe toujours un peu. Il y deux ans, une kam m’a aidé à vaincre Chiraz, la magicienne perse employée par Byzance. Mais je ne sais pas où la trouver. Tu penses aux kams des clans oghuz d’Anatolie orientale, peut-être ?

– Eux, oui, même si je doute un peu des pouvoirs des kams dont les clans peu à peu s’islamisent. Je ne dis pas que c’est mal, car je pense qu’au contraire la raison musulmane se doit d’être supérieure au chamanisme passionnel.

– Aurais-tu alors une autre idée en tête ?

– On dit qu’il existe une kam puissante, qui réside sur une île du lac de Van, et qu’elle veille sur les intérêts de son peuple dans cette région. Son nom est Turna, la messagère des âges. Je suis sûr qu’elle saura te conseiller ou, à défaut, te protéger de la sorcellerie byzantine.

Arslan frissonna et les images des légendes oghuz déferlèrent dans son esprit.

Il poursuivit :

– Les rumeurs disent qu'elle est immortelle et qu'elle est gardée par des esprits animaux terrifiants.

Le sultan eut un mouvement d'humeur.

– Que le Prophète — le salut soit sur lui — me préserve d'avoir recours à une telle solution ! J'aviserais une fois à Akhlat.

– Comme tu le désires, Arslan khan.

– À présent, allons interroger Kazilik, Ali. Mais je doute qu'il soit au courant de quoi que ce soit à propos de Yegenek.

À ce moment, le jeune imam Tündjer, aux yeux volontaires et à la barbe agressive, drapé de sa robe noire et de son grand tespîh d'argent, entra accompagné d'un des gardes du corps, et s'inclina devant son souverain.

– Qu'Allah dispense sur toi tous les bienfaits, ô sultan des sultans, je viens, ainsi qu'on me l'a fait savoir, à ton appel, inquiet pour ta santé et celle de ton âme.

– Tu es le bienvenu, Tündjer, fit Arslan. Que le Très-Haut t'aide à chasser les mauvais esprits de cette tente, car une magie impie l'a imprégnée il y a peu. Quant à mon âme, grâce aux qualités de rapidité qu'Allah m'a données, j'ai réussi à la préserver, je t'en remercie.